Les écrits religieux et l'unité de la langue roumaine

Gheorghe CHIVU

As a defining and distinguishing component of Old Romanian culture, religious writing has played a constant and programmatic role in shaping believers' moral and social attitude, on the one hand, and their means of expression, on the other. The dissemination of texts and the continuous movement in Romanian space of copyists, typographers and sermon prints implicitly favoured and, at one time, against the background of remarkable cultural consensus, even imposed linguistic unity, which became effective in service books towards mid-eighteenth century. In the nineteenth century, this first unitary form of literary norms in Churchbooksconstituted the basis for the unification of the Romanian language in culture and in secular writing.

Keywords: Romanian language, religious writing, literary language, unification of literary norms

Les écrits religieux ont représenté non seulement la composante définitoire et distinctive de la culture roumaine ancienne, mais aussi sa forme la plus élevée de manifestation. Basée intégralement sur des traductions et des adaptations, modelée donc selon des textes écrits dans les langues de culture officielles de l'Église de l'Orient orthodoxe, la langue des textes religieux a été la première forme soutenue de notre langue nationale, à influences majeures et incontestables sur l'ensemble des écrits littéraires roumains de la période ancienne.

Unitaire du point de vue thématique, en tant que formes et modalité de structuration rhétorique, le texte destiné à l'usage de l'Église a toujours eu ainsi, de manière constante et programmatique, un rôle formateur, en ce qui concerne, d'une part, l'attitude morale et sociale des fidèles, et de l'autre, leur manière de s'exprimer. La circulation des textes et l'utilisation des mêmes versions pour les écrits religieux fondamentaux, favorisées ou même imposées par l'unité de foi, ainsi que la circulation permanente, à l'intérieur de l'espace roumain, des copistes, des imprimeurs et implicitement des livres imprimés destinés aux offices ont favorisé et, à un moment donné, ont même imposé l'unité d'expression linguistique.

Jamais abandonnée au niveau du système de la langue parlée, toujours visée dans toute forme de manifestation des écrits littéraires, cette unité est devenue effective et totale dans les livres destinés aux offices religieux vers le milieu du XVIIIème siècle, seulement un siècle après l'imposition du roumain en tant que langue de culte ecclésiastique.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

Cette première forme unitaire des normes littéraires des livres destinés aux offices religieux a représenté la base pour l'unification et la modernisation de notre langue de culture dans les écrits laïcs aussi; à travers cette unification a été consacrée la création du roumain littéraire moderne et a été validé le rôle pleinement unificateur de nos écrits anciens.

Le roumain – la plus unitaire des langues romanes

Selon les affirmations de nombreux chercheurs, roumains et étrangers, la langue roumaine est la plus unitaire des langues romanes.

Il s'agit d'une unité remarquable, de fonds et de structure, justifiée tout d'abord par le caractère unitaire de la culture roumaine traditionnelle, sous-tendue et consolidée très probablement aussi par l'existence totalement isolée du peuple roumain de l'espace roman occidental, dans une région où il a été entouré très tôt par des peuplades qui parlaient des langues appartenant à des familles linguistiques complétement différentes de celle qui a comme base le latin.

L'unité du roumain est évidente au niveau de la langue parlée, sur le plan de l'expression usuelle, où les formes propres des variantes territoriales du daco-roumain, des sous-dialectes et des patois ou parlers locaux, n'empêchent aucunement, par les faits distinctifs, opposables (et nous pensons à une série de phonétismes, à quelques formes grammaticales, ou, plus souvent, à des mots à circulation et utilisation locale), la communication et la compréhension entre les locuteurs appartenant à des provinces historiques traditionnelles, quelque soit la distance géographique qui sépare leurs localités d'origine. Et il est normal qu'il en soit ainsi, du moment que les variantes dialectales de la seule langue romane d'Europe centrale et du Sud-Est ne sont pas circonscrites strictement aux grandes provinces historiques, mais « transgressent» constamment leurs frontières, et non seulement à cause des déplacements fréquents de grands groupes de locuteurs. (On a pu remarquer, par exemple, que dans l'espace moldave traditionnel, les parlers locaux ont une disposition horizontale et non pas verticale, le Prout ne représentant aucunement une frontière linguistique entre L'Est et l'Ouest[1]: On sait également qu'au Nord de la Moldavie, et, en même temps, en Moldavie centrale, les « infiltrations » du Maramureș et de Transylvanie sont plus qu'évidentes. Les villages « paires» situés d'un côté et de l'autre des Carpates méridionaux offrent à leur tour des informations sur les rencontres fréquentes entre des «autochtones» et des « transylvains », dont les derniers laissaient des traces sur le plan linguistique lors de leurs passages à travers la Valachie, jusqu'au Danube ou au Dobroudja. Quant à l'espace transylvain dans son ensemble, l'unité y et aussi évidente, les isoglosses ne nous permettant pas d'identifier des régions linguistiques bien individualisées du point de vue dialectal ou qui coïncident avec des frontières administratives temporaires).

[1] Voir Grigore Brâncuș, *Vitalitatea limbii române,* dans *Limba română și varietățile ei locale*, Editura Academiei Române, Bucarest, 1955, p. 59-60.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

Il y a toutefois, de manière naturelle, une unité évidente au niveau du roumain littéraire aussi, au niveau de toutes les formes que notre langue de culture a connues le long de son histoire. Dans le cadre du roumain littéraire moderne, à travers le consensus établi entre les intellectuels et ensuite, par l'intermédiaire des travaux normatifs élaborés par les spécialistes, depuis à peu près deux siècles, est assurée, dans les écrits laïcs et dans l'expression soutenue utilisée en dehors de l'Église, la présence des mêmes normes phonétiques, morphologiques ou lexicales, des mêmes habitudes de communication soutenue, de manière soignée.

Il s'agit d'une unité non seulement souhaitée, mais aussi accomplie, fonctionnelle, et qui, de nos jours et dans les conditions «d'une démocratie linguistique» de plus en plus clamée dans la société roumaine, est maintenue avec beaucoup d'efforts, afin de tenir tête à l'assaut de la langue parlée le plus souvent non seulement dans ses variantes locales, mais même de nature argotique, et pour s'opposer aux effets imprévisibles de l'affaiblissement des contraintes normatives, considérées de façon erronée, non démocratiques.

Cette même unité peut être constatée également au niveau des deux registres culturels distincts, utilisés de manière concomitante, depuis plus de deux siècles (très précisément, depuis les décennies antérieures au milieu du XIXème siècle) dans la langue roumaine de culture moderne.[2] Nous pensons, d'une part, aux écrits littéraires laïcs, avec leurs registres fonctionnels bien marqués et clairement individualisés, et de l'autre, aux écrits littéraires ecclésiastiques, divisés à leur tour, de façon fonctionnelle, en variantes stylistiques intégralement structurées, et parfois (comme dans le cas des écrits journalistiques) individualisées par rapport à leurs variantes fonctionnelles laïques correspondantes seulement par leur lexique. Et il était normal qu'il en soit ainsi au niveau de ce que l'on appelle le langage religieux, qui est en réalité un diasystème, du moment que les écrits ecclésiastiques d'aujourd'hui ne font que continuer les écrits roumains littéraires anciens, ce qui fait que dans la langue roumaine littéraire actuelle coexistent ainsi une forme partiellement modifiée de notre langue de culture ancienne et la forme d'expression de la culture roumaine moderne. La première forme reste enfermée, de manière conservatrice, à l'intérieur de l'espace de l'Église, quelque soit la confession chrétienne des fidèles, et la deuxième, dominante de nos jours et propre à l'espace laïc, est devenue la forme officielle, moderne et obligatoire actuellement, tout d'abord par la structure et la composition du lexique soutenu, essentiellement néologique.

L'unité de la langue roumaine actuelle, à tous les niveaux et pour ce qui est de toutes ses variantes fonctionnelles, a tout d'abord, une justification

[2] Pour ce qui est de la coexistence des deux registres littéraires, voir notre étude *O variantă ignorată a românei literare moderne – limbajul bisericesc*, dans „Limba română", XLIV, l995, no. 9-12, p. 445-453.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

originaire. À l'unité primaire, fondée sur le fonds latin hérité, s'est ajoutée néanmoins, à la longue, une unité construite par une action délibérée, manifestée manifestée constamment et de façon convergente au niveau des écrits littéraires littéraires roumains anciens.

L'unité de ces écrits, majoritairement religieux, est celle qui a constitué, au XVIIIème siècle et ensuite, dans les décennies du début du XIXème siècle, le fondement de la création du système unitaire de normes du roumain littéraire moderne[3].

Les écrits religieux et l'unité de la culture roumaine ancienne

Les écrits religieux ont mis en circulation, probablement pendant la deuxième moitié du XVème siècle[4], la première forme soutenue, cultivée, de la langue roumaine. La traduction des livres sacrés dans la langue du pays a revêtu en roumain d'abord les livres bibliques de lecture les plus importants (les premiers d'entre eux ont été, bien sûr, *le Psautier*, *les Évangiles* et *l'Apôtre*), ensuite les livres liturgiques canoniques (dont, notamment les *Recueils d'homélies*). Cette traduction, qui représente un acte de culture évident, accomplie simultanément dans des régions distinctes de l'espace roumain (avec certitude au Nord de la Moldavie, dans les régions de Brașov-Sibiu et de Banat-Hunedoara), a imposé un niveau standard généralement accepté pour ce qui est de l'expression, respectivement, de la forme des textes religieux, et a créé, à travers le contenu et la structure de ces textes (et tout premièrement des écrits de lecture ecclésiastique), un modèle de communication pour les circonstances élevées, soutenues, d'utilisation du roumain.

Diffusé rapidement sous forme de copies manuscrites (les textes du Sud de la Transylvanie qui nous sont parvenus conservent des traces linguistiques du Nord de la Moldavie ou de la région de Banat-Hunedoara, les textes moldaves gardent des traces méridionales ou de la région de Banat-Hunedoara, tandis que les textes du Nord de la Transylvanie, du Maramureș, gardent des traces méridionales évidentes)[5], le texte religieux est devenu ainsi le premier et le plus important

[3] Pour des détails concernant la première unification de la langue roumaine littéraire dans les livres destinés à l'usage de l'Église, voir Ion Gheție, *Contribuții la problema unificării limbii române literare. Momentul 1750,* dans „Limba română", XX, 1971, no. 2, p. 113-124, article suivi d'autres contributions faisant partie d'une série close en 2000 par l'étude *Normele limbii române literare la jumătatea secolului al XVIII-lea (tipărituri religioase de lectură, tipărituri laice, manuscrise),* incluse dans *Contribuții la studiul limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780),* Ion Gheție, Gheorghe Chivu (éds.), Clusium Cluj-Napoca, 2000, p. 91-111.

[4] Pour ce qui est des commentaires concernant la datation des premiers textes écrits en langue roumaine, voir Ion Gheție, Al. Mareș, *De când se scrie românește,*Univers Enciclopedic, Bucarest, 2001, pp(éds.). 23-34, 47-58.

[5] Nos textes anciens, manuscrits et imprimés, sont des copies ou des reformulations de sources à circulation large dans l'espace roumain. Pour ce qui est des écrits religieux, voir Ion Gheție, Al. Mareș, *Originile scrisului în limba română,* Editura Științifică și Enciclopedică, Bucarest, 1985, p. 137, 194,197, 201, 262, 267, 271, 277-278, 283-284, 300, 307-308, 311, 346-347. Le même

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

moyen d'éducation – morale, comportementale –, soutenue alors de manière institutionnelle, mais aussi un modèle pertinent sur le plan linguistique et rhétorique, clairement différent de l'expression usuelle, non cultivée. En même temps, le texte religieux a représenté aussi, sous toutes ses variantes et à tous les types et les structures textuelles mises en circulation, durant les siècles commencement de la langue roumaine littéraire, un moyen efficace de culturalisation, puisqu'il mettait en contact son auditeur, respectivement, son lecteur, avec des écrits d'un type différent (des points de vue fonctionnel et stylistique) par rapport aux écrits folkloriques, et proposaient des modèles culturels à circulation européenne large.

Le texte religieux est devenu ainsi la modalité de création et le moyen de diffusion de notre première langue littéraire (comprise dans un sens large, en tant que système de normes linguistiques et modalité d'organisation textuelle), l'accent étant mis sur la forme et la structure du texte, respectivement le support lexical de l'idée (assuré par le fonds lexical de base, le même partout, corrélé avec le lexique de type néologique, lui aussi unitaire, formé au début d'emprunts majoritairement slavons et de calques sur ces emprunts, entrés dans la langue en même temps que leur modèle).

Néanmoins, même si dominés par l'idée d'unité thématique (dans l'espace roumain, on a traduit et on a imprimé, quelque soit le courant religieux illustré, pratiquement les mêmes textes religieux), les écrits ecclésiastiques étaient différenciés pendant leur époque de début par une série de normes locales, qui individualisaient la production des centres culturels importants, situés au Nord de la Moldavie, au Sud et dans l'Est de la Transylvanie, dans la région de Banat-Hunedoara, et respectivement, au Nord de la Transylvanie, dans le Maramureș. Ce fait a pu argumenter, comme on le sait déjà[6], l'idée de l'existence de quatre variantes littéraires régionales, individualisées par plusieurs normes implicites, notamment sur le plan phonétique et lexical, et rarement sur le plan morphologique ou syntaxique aussi, des normes fondées en principe sur des faits dialectaux distinctifs.

Les normes littéraires régionales, manifestées autour des centres culturels importants, actifs dans les quatre régions que nous venons de mentionner,

---

mélange de phénomènes distinctifs, qui caractérise des variantes différentes du roumain littéraire ancien, a été signalé aussi dans les soi-disants « livres populaires » du Codex Sturdzanus et du Codex Todorescu, dont la circulation sous forme de manuscrit relie également les provinces historiques de l'espace roumain. (Ion Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 365-400.) Les deux codex proviennent, fort probablement, de miscellanées perdues qui devaient avoir une composition similaire. (*Codex Sturdzanus*, édition établie par Gh. Chivu, Editura Academiei Române, Bucarest, 1993, p. 137.) Même la copie de la traduction roumaine de *Floarea darurilor* [La fleur des dons] atteste le même mélange de formes et de phonétismes, qui trahit la circulation de la traduction roumaine de ce premier livre de sagesse connu (Ion Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 386-387).

[6] La critique des opinions concernant les variantes littéraires régionales et la synthèse des informations significatives portant sur ce sujet peuvent être trouvées dans Ion Gheție, *Baza dialectală a românei literare,* Editura Academiei Române, Bucarest, 1975, p. 43-87.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

étaient scrupuleusement respectées au XVIème siècle (le premier siècle de culture roumaine écrite qu'on peut documenter), pendant la transcription et lors de l'impression d'un texte ou lorsqu'on copiait un texte imprimé. (Les imprimeurs de Braşov ont abandonné, comme on le sait, leur norme littéraire propre, lorsqu'ils ont été appelés, en 1582, à Orăştie pour imprimer *Palia*, respectant la norme du commanditaire, usuelle dans le Sud-Ouest de la Transylvanie). Au début du XVIIème siècle, certains copistes ont commencé à abandonner la norme spécifique de leur variante littéraire, lorsque le texte qu'ils transcrivaient était un livre imprimé. (C'est comme ça qu'ont procédé les deux copistes de Măhăceni, dont le bien connu Grigorie, qui, lorsqu'ils ont copié le *Catéchisme* de 1559 et ont choisi pour leur usage personnel deux homélies de *Pravila* [Livre de lois] de Coresi, ont renoncé à la norme du Nord de la Transylvanie en faveur de la norme des livres imprimés à Braşov).

Après même pas un siècle de culture roumaine écrite, le modèle du livre imprimé commence donc à prévaloir, malgré son début plutôt timide, au niveau de la conscience d'unité à l'intérieur et autour d'un même centre culturel. Au milieu du XVIIème siècle, suite à la circulation des livres, imprimés de plus en plus souvent et dans des centres de plus en plus nombreux, mais aussi grâce à la circulation extrêmement (et même de façon surprenante) intense dans l'espace roumain des productions littéraires manuscrites, circulation sous-tendue non seulement par des intérêts culturels-religieux, mais aussi par l'institution des copistes ambulants et, respectivement, par la circulation des typographes, est argumentée, sur le fonds de l'unité de foi, la conscience de l'unité à la fois culturelle et linguistique des écrits religieux roumains.

(De ces copistes ambulants, assez nombreux[7], mentionnons Vasile Sturdze Moldoveanul, qui écrit des textes dans la région de Bihor et dans celle d'Arad, Ilie Aron Popovici, originaire de Iaşi, qui transcrit *Cazania* [Le Recueil d'homélies] de Varlaam à Hărniceşti, dans le Maramureş.)

Ainsi, en 1643, lorsqu'il imprimait *Cazania*, surtout pour être diffusée en Transylvanie, si l'on tient compte de l'endroit où l'on en a découvert le nombre le plus important d'exemplaires, Varlaam appellera son texte «livre roumain d'enseignement», dont la forme imprimée atteste des écarts, non seulement analogiques, par rapport à la norme moldave. En 1648, Simion Ştefan fait de son mieux, tel qu'il nous déclare dans la préface du *Nouveau Testament* imprimé à Alba Iulia, pour dépasser la norme locale, renonçant à toute une série de régionalismes littéraires à circulation dans la région de Banat-Hunedoara en faveur des mots «qui sont compris par tous». En même temps, il gardait, en tant que signe de renouvellement à la fois théologique et lexical de la forme du texte imprimé, ainsi que de début de changement dans le sens néologique du lexique

[7] Des détails concernant le lieu où s'est déroulée l'activité des copistes de nos manuscrits anciens peuvent être trouvés chez Gabriel Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti pînă la 1800*, I, Editura Academiei Române, Bucarest, 1959.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

des traductions religieuses, il gardait donc certains mots «tel qu'ils étaient dans la source grecque, en voyant que d'autres langues les gardaient tels quels». (Et le métropolite proposait comme exemples de cette affirmation, les mots *sinagoga, poblican, gangrena*, et en même temps, il mentionnait, sans en proposer d'exemples, «des noms de personnes, et de plantes, et de vêtements et beaucoup d'autres noms encore ..., parce que d'autres langues les ont gardés tels quels» ; tout ceci montrait le fait que le slavonisme, en tant que forme culturelle médiate des écrits religieux reçus dans l'espace roumain, commençait à céder la place aux éléments grecs.)

Moins de la moitié d'un siècle plus tard, était imprimée à Bucarest *la Bible* par une équipe d'imprimeurs moldaves, ayant à leur tête Mitrofan, le bien connu évêque de Huși. Comme preuve d'un consensus à la fois religieux et culturel, ce texte imprimé réunit, avec la révision de rigueur, pas tellement scrupuleuse ni sur le plan linguistique, ni sur le plan théologique, respectivement textuel, une traduction de l'Ancien Testament et une autre du Nouveau Testament, toutes les deux provenant de l'extérieur de l'espace de la Valachie, de ce qu'on appelle la version de Milescu, et respectivement, de la version de Simion Ștefan.

Cette première impression intégrale de la *Bible* représentait non seulement une preuve d'un remarquable consensus culturel et théologique des représentants de l'Église de tout l'espace habité par des Roumains, mais aussi une preuve du déplacement du centre de gravité des écrits roumains anciens de Moldavie en Valachie. Résultat d'une attitude à la fois culturelle et politique, extrêmement active (l'époque de Brîncoveanu s'individualise sur plusieurs plans dans la culture roumaine ancienne), et signe de l'officialisation du roumain en tant que langue liturgique (l'impression du *Liturgikon* de Dosoftei, en 1679, avait donné une décennie plus tôt le signal de l'introduction officielle du roumain dans l'Église), la Valachie imprimait, au carrefour des XVIIème et XVIIIème siècles, pratiquement tous les textes nécessaires pour les offices religieux en langue roumaine, sa production de livres liturgiques étant soutenue par de nombreux centres d'impression très actifs.

(Après la reprise, en 1640, de l'activité d'impression des textes religieux roumains, au Sud des Carpates fonctionnaient des imprimeries à Govora, Cîmpulung, Tîrgoviște et au monastère de Dealu, à București, Buzău, Snagov et à Rîmnic. Le grand nombre d'imprimeries engendra une production importante de textes tout de suite après 1700. Pendant ce temps, en Moldavie, l'imprimerie de Iași devenait active à peine en 1679, lorsqu'on y imprimait *La Divine Liturgie* mentionnée plus haut; dans le Sud-Ouest de la Transylvanie, l'imprimerie d'Alba Iulia arrêtait de fonctionner en 1652, après quelques années de fonctionnement seulement, et l'impression des livres religieux en langue roumaine allait être reprise à Alba Iulia, à Sebeș et à Sibiu à peine en 1683. De cette façon, selon une statistique fondée sur *La Bibliographie roumaine ancienne*, de 1701 à 1740, en Valachie paraissent 66 livres, en

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

Moldavie, 10, en Transylvanie, 3; de 1717 à 1750, les imprimeries de Valachie fournissent 84 titres, celles de Moldavie, 30, celles de Transylvanie, 8, tandis que dans la région de Banat-Hunedoara, respectivement au Nord de la Transylvanie, dans le Maramureș n'est imprimé aucun livre religieux en langue roumaine[8].

Dans ce contexte, la différence entre la production massive de livres religieux de Valachie et celle des provinces historiques du Nord devient plus que révélatrice. Les églises roumaines situées dans la partie du Sud de la Transylvanie et à Hunedoara allaient être fournies en livres nécessaires pour les offices religieux imprimés en Valachie. (Un édit de Marie Thérèse va essayer de mettre fin, sans succès, à l'importation des livres orthodoxes en provenance de la Valachie.) Les textes liturgiques et de lecture religieuse imprimés en Valachie vont arriver aussi en Moldavie, et respectivement au Nord de la Transylvanie, les imprimeurs et les réviseurs des provinces roumaines du Nord acceptant la forme des livres imprimés dans le Sud.

Se répétait ainsi, à une échelle plus large et avec des effets d'unification plus visibles, à la fois sur le plan des normes linguistiques et au niveau de la forme imprimée (certains livres destinés à l'usage de l'Église semblaient être des tirages des livres imprimés ramenés de Valachie, respectant parfois même la mise en page des livres pris comme modèle), la situation de la première moitié du XVIIème siècle, lorsque certains livres imprimés par Coresi étaient utilisés dans des églises de l'extérieur de l'espace linguistique de la Valachie. (On sait que le *Liturgikon* de Brașov de 1570 a été commandé par Pavel Tordași, que dans les exemplaires des *Psautiers* de Coresi, les pages manquantes à cause de leur utilisation fréquente ont été complétées sur des feuilles manuscrites avec un texte qui reflète des variantes nordiques de la langue littéraire et indique, évidemment, la présence de certains exemplaires des *Psautiers* dans le Nord de la Transylvanie. On sait aussi que le *Psautier* appelé de *Ciobanu* est une copie remaniée d'un *Psautier* imprimé par Coresi, arrivé en Moldavie. Dans ce contexte, mentionnons l'achat de quelques exemplaires du *Catéchisme* et du *Livre de lois* de Coresi par des prêtres ou pour des églises situées dans la proximité de la région de Rodna. Ainsi, réunis avec des manuscrits ayant circulé dans d'autres régions de la Transylvanie et dans le Maramureș, les deux textes imprimés à Brașov ont formé jusqu'à assez récemment ce qu'on appelle le *Manuscrit de Ieud*. Certains de ces manuscrits étaient des copies du *Deuxième Recueil d'homélies* de Coresi, confirmant de la sorte, avant 1640, le prestige dont jouïssait le livre religieux du Sud dans la région centrale et nordique de la Transylvanie.

«Dans les livres liturgiques de l'Église il n'y a qu'une seule langue pour tous.» Les livres imprimés par Antim et l'imposition de la norme de Valachie dans les livres destinés aux offices liturgiques

[8] Ion Gheție, *Baza dialectală a românei literare*, p. 377-378.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

À cause du nombre important de textes imprimés dans les imprimeries de Valachie situées sous le patronage de l'Église, et favorisés surtout par la circulation intense de ces textes dans toutes les régions habitées par des Roumains (il est bien connu le rôle missionnaire des imprimeries de Valachie de cette époque, lorsqu'à Bucarest ou ailleurs, des imprimeurs de Valachie faisait paraître des livres religieux non seulement pour des Roumains, mais aussi pour des communautés chrétiennes situées en dehors des frontières actuelles du pays), les livres de Valachie deviennent très rapidement la base de la première unification du roumain littéraire dans les textes imprimés destinés à la célébration des offices liturgiques.

Les linguistes intéressés par l'évolution de notre langue littéraire ont constaté, sur la base d'arguments difficiles à contester, tirés d'écrits divers, que «les différences régionales entre les textes religieux imprimés dans les trois provinces roumaines ont été abolies par l'acceptation de la norme littéraire de Valachie dans les livres de Moldavie et de Transylvanie» au milieu du XVIIIème siècle[9].

La même réalité a été remarquée aussi par des intellectuels contemporains de ce phénomène, des représentants importants du mouvement des Lumières appelé couramment l'École de Transylvanie (Școala Ardeleană).

Nous ne pensons pas ici à Samuil Micu, celui qui s'est proposé de se rapporter constamment, dans la *Bible* imprimée à Blaj en 1795, au texte de la *Bible* de Bucarest, montrant de la sorte, malgré «la très obscure et compliquée composition et structure de la langue roumaine», l'importance culturelle capitale qu'a eu cette première impression intégrale en roumain du «livre des livres».

Nous faisons référence en revanche à Petru Maior, considéré par Sextil Pușcariu[10] «pas tellement attaché aux sources, mais préférant surtout les arguments fournis par son esprit de génie», qui constatait dans *Dialogul pentru începutul limbei română [Le Dialogue pour le commencement de la langue roumaine]*, imprimé pour la première fois en 1819, que «dans les livres liturgiques de l'Église il n'y a qu'une seule langue pour tous»[11], ce qui voulait dire une même langue, fixée pour l'ensemble de l'espace roumain (idée exprimée initialement par Simion Ștefan) à travers un long travail dans le sens d'une expression élevée, soutenue, à visée et fonction culturelle. Faisant référence à la langue propre aux textes religieux imprimés, unitaire dès le XVIIIème siècle, cet érudit était au courant des différences dialectales qui

[9] Idem, *Normele limbii române literare la jumătatea secolului al XVIII-lea (tipărituri religioase de lectură, tipărituri laice, manuscrise)*, dans *Contribuții la istoria limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780)*, p. 96.

[10] Sextil Pușcariu, *Părerile lui Petru Maior despre limba română*, dans „Anuarul Institutului de Istorie Națională", Cluj, I, 1921–1922, p. 110.

[11] Petru Maior, *Dialog pentru începutul limbei române,* dans *Orthographia Romana sive Latino-Valachica*, Buda, 1819, 70.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

caractérisaient la manière usuelle de parler des Roumains. Toujours en relation avec l'unité qui existait dans les livres liturgiques, il écrivait en 1812, dans *Disertație pentru începutul limbei românești [Dissertation sur le commencement commencement de la langue roumaine]*, l'annexe bien connue de *Istoria pentru pentru începutul românilor în Dachia [Histoire pour le commencement des Roumains dans la Dacie]*, imprimée à Buda: « les Roumains qui habitent de ce côté-ci du Danube se comprennent tous entre eux, et dans les livres ils n'ont fait fait qu'une seule langue, la différence des dialectes ne s'entendant que dans leur leur façon de parler» (pp. 307-308).

Les écrits religieux et l'unité de la langue roumaine littéraire moderne

Constatée depuis l'époque des Lumières, l'unité linguistique des écrits religieux est devenue, lors de la quatrième décennie du XIXème siècle, le fondement et le point de départ pour la mise au point des normes du roumain littéraire moderne.

«Le seul moyen de nous unir au niveau de l'écrit et de donner naissance à une langue générale est de suivre la langue de l'Église et de créer selon ses normes la langue de la philosophie, des mathématiques, de la politique… », écrivait Ion Heliade Rădulescu, dans sa correspondance avec Costache Negruzzi[12]. C'était une recommandation normale, puisque, précisait le même Heliade, « les gens de l'Église se sont mis d'accord entre eux, et je peux dire que les écrivains ecclésiastiques de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie ont eu et ont toujours une même langue ou dialecte ». Tout comme Petru Maior, qui a servi pleinement de modèle à celui qui a été surnommé « le père du roumain littéraire », Heliade faisait la distinction entre la langue parlée, différenciée au niveau des dialectes, et notre langue écrite ancienne, unitaire au niveau de ses normes fondamentales: «Le roumain se divise … dans ses dialectes, mais la langue de l'Église est toujours la même chez les habitants de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie».

Cette idée, acceptée par tous ceux qui étaient impliqués dans l'activité de normer le roumain littéraire laïc, réunis autour de Heliade, a joui d'une circulation générale parmi les écrivains de la génération quarante-huitarde. Un intellectuel moldave anonyme écrivait en 1839, dans un article intitulé *L'homme lettré*, paru dans „Albina românească" [L'abeille roumaine] (no. 12, X, 1839, p. 45-47), que la langue littéraire moderne doit s'appuyer sur le texte religieux, puisqu'il est «le seul lien qui unit encore les Roumains séparés vivants dans des États différents».

Cettte idée de l'utilisation des normes du texte religieux comme fondement pour la construction des bases du roumain littéraire moderne, fondamentalement laïc, restera d'actualité après 1860 aussi, c'est-à-dire après l'accomplissement de la première étape d'unification de notre nouvelle langue littéraire. (On sait que

[12] Les textes de I.H. Rădulescu, inclus dans le sommaire de „Curierul românesc" [Le Courrier roumain], ont été publiés par D. Popovici, dans I.H. Rădulescu, *Opere*, II, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, Bucarest, 1943, p. 220-238. Les citations reproduites pour illustrer les opinions de Ion Heliade Rădulescu sont tirées de cette édition.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

l'unité linguistique a précédé, au XIXème siècle, l'unité politique). En 1862, Timotei Cipariu, connu pour son rôle pour la mise au point de la première orthographe et de la première grammaire académique, disait à son tour, dans discours prononcé au congrès de la société „Astra": « que la langue de qui est plus normée, soit prise comme base pour la langue et la littérature non religieuse, profane »[13].

La langue des livres religieux, de l'Église, à laquelle on faisait si souvent référence représentait, certes, un système idéal de normes, puisque le texte religieux n'était pas toujours recommandable, et pas dans son intégralité. (Parmi les critiques faites à la langue de l'Église, archaïque et conservatrice, étaient mentionnés tout d'abord les éléments slavons nombreux, la syntaxe parfois non roumaine). Les normateurs de notre nouvelle langue littéraire avaient néanmoins en vue la structure d'ensemble des écrits religieux, le set de normes phonétiques et morphologiques de base déjà unifiées dans les livres destinés à l'usage de l'Église, et les nombreux éléments, principalement lexicaux, proches du fonds latin.

«La langue écrite partout a été un dialecte distinct, propre aux gens lettrés, c'est-à-dire un choix et une sélection de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus classique dans les différents dialectes d'une nation», écrivait souvent l'érudit mentionné, Heliade.

Ce «dialecte distinct, propre aux gens lettrés», similaire, sur un autre plan, à la langue de l'Église, allait être aussi le roumain littéraire moderne, « le choix et la sélection » des formes qui illustreront les nouvelles normes des écrits soutenus, élevés, se basant, en principe, sur le modèle de notre langue littéraire ancienne, déjà unitaire au milieu du XVIIIème siècle dans les livres destinés à l'usage de l'Église. Véritable synthèse à caractère supra-dialectal, conservatrice des points de vue phonétique et morphologique (les écrits religieux ont rejeté la plupart des innovations propres au parler dialectal), longtemps exercée dans ses principales variantes fonctionnelles, et « classique », dans le sens d'un plus grand rapprochement du latin que le lexique de base, la langue des livres religieux a fonctionné donc, en tant qu'expression de l'unité dans la culture roumaine ancienne, à la fois comme fondement et comme modèle d'unité pour la langue roumaine littéraire moderne.

L'unité de la langue des textes religieux, et il s'agit d'une unité thématique et pas uniquement linguistique, prioritaire devant la diversité et les différences doctrinaires clamées, a été le fruit de l'action consciente et convergente des érudits, et non seulement le résultat fortuit, sur le plan historique, d'un mouvement religieux, unitaire dans son ensemble.

[13] Le discours a été publié dans *Amicul şcoalei*, III, 1962, no. 31, p. 242-243.

BDD-A28324 © 2018 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)

Somme toute, l'unité de la langue roumaine représente d'une manière incontestable un effet de l'unité de la culture roumaine; toutefois, au niveau de notre langue de culture, la consolidation et la perpétuation de cette unité doit rester une étape obligatoire et assumée d'action consciente et concertée.

Bibliographie

*** *Codex Sturdzanus*, édition établie par Gh. Chivu, Editura Academiei Române, Bucarest, 1993

Grigore Brâncuș, *Vitalitatea limbii române*, dans *Limba română și varietățile ei locale,* Editura Academiei Române, Bucarest, 1955, p. 55-61

Gh. Chivu, *O variantă ignorată a românei literare moderne – limbajul bisericesc*, dans „Limba română", XLIV, l995, no. 9-12, p. 445-453

Ion Gheție, *Baza dialectală a românei literare,* Editura Academiei Române, Bucarest, 1975

Idem, *Contribuții la problema unificării limbii române literare. Momentul 1750*, dans „Limba română", XX, 1971, no. 2, p. 113-124

Idem, *Normele limbii române literare la jumătatea secolului al XVIII-lea (tipărituri religioase de lectură, tipărituri laice, manuscrise),* dans *Contribuții la studiul limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780)*, Ion Gheție, Gheorghe Chivu (éds.), Clusium Cluj-Napoca, 2000, p. 91-111

Ion Gheție, Al. Mareș, *De când se scrie românește*, Univers Enciclopedic, Bucarest, 2001

Idem, *Originile scrisului în limba română*, Editura Științifică și Enciclopedică, Bucarest, 1985

I.H. Rădulescu, *Opere*, II, édition établie par D. Popovici, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, Bucarest, 1943

Petru Maior, *Dialog pentru începutul limbei române*, annexe à *Orthographia Romana sive Latino-Valachica*, Buda, 1819

Sextil Pușcariu, *Părerile lui Petru Maior despre limba română*, dans „Anuarul Institutului de Istorie Națională", Cluj, I, 1921–1922, p. 109-119

Gabriel Strempel, *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, I, Editura Academiei Române, Bucarest, 1959

BDD-A28324 © 2018 Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 05:09:53 UTC)